

Françoise Dolto et le transfert dans le travail avec les enfants

Avec les contributions de

Monique Bessing
Cristina Burckas
Michel Chamming's
Agnès Dupont-Link
Eva-Marie Golder
Annie Grosser
Gérard Guillerault
Annemarie Hamad
Nazir Hamad
Irène Krymko-Bleton
Thérèse Lariau
Véronique Leroux
Marie-Hélène Malandrin
Rita Moatti
Claude Schauder
Jacques Sédât
Nicole Yvert

Collection
« Actualité de la psychanalyse »
dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Sous la direction de
Claude Schauder

Françoise Dolto et le transfert dans le travail avec les enfants

Collection « Actualité de la psychanalyse »

 érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2584-5
Première édition © Éditions érès 2005
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

<i>L'équipe de l'ALDA : Monique Bessing, Cristina Burckas, Michel Chamming's, Annie Grosser, Eva-Marie Golder, Annemarie Hamad, Nazir Hamad, Rita Moatti, Claude Schauder</i> Présentation.....	9
<i>Jacques Sédat</i> Sur l'origine du transfert	11
<i>Claude Schauder</i> Influence des apports d'Anna Freud, de Melanie Klein, de René Laforgue et de Sophie Morgenstern sur la conception de la question du transfert dans la cure de l'enfant chez Françoise Dolto	19
<i>Gérard Guillerault</i> Au sujet du transfert.....	27
<i>Nazir Hamad</i> À propos de quelques impasses théoriques... ..	43
<i>Eva-Marie Golder</i> Voir, regarder, appeler	55
<i>Irène Krymko-Bleton, Véronique Leroux</i> Ce n'est pas du transfert ?.....	73

<i>Eva-Marie Golder</i>	
Mais si, c'est du transfert !	89
<i>Nicole Yvert, Thérèse Lariau, Agnès Dupont-Link, Rita Moatti, Annie Grosser</i>	
Le transfert immédiat	95
<i>Marie-Hélène Malandrin</i>	
Le transfert : clef de voûte pour un dispositif d'accueil du jeune enfant	121
<i>Annemarie Hamad</i>	
Françoise Dolto, quel transfert ?	139
<i>Cristina Burckas</i>	
Mal-trait. Quand dans la cure de l'adulte, hurle l'enfant	149
Bibliographie	159

*Merci à Nicole pour son aide
aussi subtile que substantielle.
Sans elle ni ce livre, ni ce qui y a conduit
n'aurait pu se faire.*

*Merci aussi à Émile et à Götz
pour leur soutien, leur humour et...
leur patience !*

Présentation

Central dans la théorie et la pratique freudiennes, le transfert est la condition de tout travail psychanalytique.

Néanmoins, source de malentendus, voire de conflits, depuis que certains se risquent sur le terrain de la psychanalyse avec les enfants, il conduit Anna Freud et Melanie Klein à se séparer sur cette question et plus particulièrement sur l'idée qu'il puisse exister une névrose de transfert chez l'enfant. La première argue que l'enfant ne peut rejouer ses symptômes dans la cure, puisque, comme elle le dit : « L'édition originale de ses relations affectives n'est pas épuisée¹ ». La seconde affirme au contraire l'aptitude de l'enfant à un transfert spontané. En effet, pour Anna Freud, tant que les parents restent des objets d'amour actuels, le travail de refoulement œdipien n'est pas encore achevé, les formations secondaires ne sont pas encore constituées et l'analyste ne peut être en prise directe avec l'inconscient. Pour Melanie Klein, ces objets actuels ne sont jamais que des imagos des objets primitifs, et rien n'interdit au sujet, aussi jeune soit-il, d'opérer un transfert sur l'analyste et à celui-ci de l'interpréter.

Ces positions vont pourtant être à l'origine des deux grands courants du travail psychanalytique avec les enfants. Le transfert, son interprétation et le rôle de l'analyste au regard de celui des parents et des éducateurs en constituent le pivot.

1. A. Freud (1926), « La rôle du transfert dans l'analyse des enfants », dans *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, PUF, 2^e édition, 1969, p. 50.

Françoise Dolto est prise dans ce débat. « Chez l'adulte, dit-elle, le transfert se fait sur l'analyste, mais chez un enfant, l'Œdipe se fait avec les parents et il n'est pas transférable sur l'analyste. Si l'enfant n'a pas passé l'Œdipe, il faut attendre qu'il l'ait fait, pour voir éventuellement après². » Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer par ailleurs que « la psychanalyse avec les enfants de moins de cinq ans est, avec celle des psychotiques, la psychanalyse pure³ ». C'est dire combien elle est embarrassée par ce thème important !

Prenant ses distances d'avec Winnicott qui travaille depuis les années 1940 avec les bébés, F. Dolto va explorer d'autres voies. Comme l'illustre la précédente publication de l'ALDA⁴, l'élaboration de l'image inconsciente du corps en sera le support. Elle montre que c'est dans la rencontre entre l'image inconsciente du corps de l'analyste et celle du nourrisson en souffrance que ce dernier peut se reconstruire. Elle met également en évidence que si ceci est l'unique voie possible pour le bébé, cette rencontre doit être au cœur de toute analyse.

Ce deuxième ouvrage de l'ALDA est consacré aux questions que ces élaborations ouvrent quant au transfert dans le travail avec les enfants.

Il est à nouveau le fruit d'une réflexion commune qui répond à l'invitation que Françoise Dolto adressait en son temps à ses élèves de poursuivre le travail commencé avec elle, d'en assurer la transmission mais aussi la critique.

Comme le précédent, et peut-être encore davantage, il est le reflet de débats où chaque auteur, qu'il soit membre de l'ALDA ou invité, exprime, en toute indépendance, selon sa sensibilité et ses références théoriques, l'avancée de ses recherches sur la prise en charge des enfants et des bébés.

L'équipe de l'ALDA :

Monique BESSING, Cristina BURCKAS, Michel CHAMMING'S,
Éva-Marie GOLDER, Annie GROSSER, Annemarie HAMAD,
Nazir HAMAD, Rita MOATTI et Claude SCHAUDER

2. F. Dolto, *Séminaire de psychanalyse d'enfants II*, Paris, Le Seuil, 1985, p. 203.

3. F. Dolto, « Questions de transfert », dans *Études freudiennes*, Paris, Evel, 1984, 23, p. 110.

4. C. Schauder (sous la direction de), *Lire Dolto aujourd'hui*, Toulouse, èrès, 2004.

Jacques Sédat

Sur l'origine du transfert

Je voudrais m'attacher ici à l'examen de l'origine du transfert. Dans cette perspective je m'appuierai essentiellement sur Freud, dont les écrits du René Laforgue des années 1920-début 1930 sont si proches et qu'on retrouve également dans certaines formulations de Françoise Dolto¹.

Je reviendrai donc à l'essence du transfert en partant des tâtonnements de Freud et en donnant de façon périodisée quelques coups de sonde à ses textes pour arriver à une confrontation entre ses formulations et celles que nous propose F. Dolto dans le long entretien intitulé « Questions de transfert » paru dans *Études freudiennes*².

En exergue, et parce que ce sera un fil rouge de la question du transfert, je voudrais vous citer ce que dit F. Dolto de Melanie Klein qu'elle a rencontrée en 1936 chez Marie Bonaparte à Saint-Cloud, et qui vient de présenter un cas d'enfant : « Je me suis dit : ce n'est pas

1. J'ai évoqué l'importance de Laforgue et de Sophie Morgenstern dans la formation de F. Dolto dans le cadre de la Journée d'études Françoise Dolto du 13 mars 2004 voir : J. Sédat, « Les filiations de Françoise Dolto », dans *Le Féminin, Filiations, Actes des journées d'études Françoise Dolto 2003 et 2004*, Paris, Gallimard, 2005, p. 101-110.

2. F. Dolto, « Questions de transfert (Entretiens avec F. Péraldi et C. Maillet) », dans *Études freudiennes*, 1984, 23, p. 95-113 et 24, p. 115-133.

de la psychanalyse ce qu'elle fait, c'est de la psychothérapie de soutien du narcissisme. Elle soutient le narcissisme. Il n'y a qu'à être près d'elle pour sentir qu'elle a une théorie dans la tête. »

Cela montre que dès 1936, F. Dolto ne fait pas de différence fondamentale entre le transfert de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte. Elle a l'intuition que pour être à l'écoute du transfert, il faut être privé ou se dépouiller de toute théorie. Or, c'est ce que je voudrais précisément mettre en évidence à partir de Freud.

Dans ses premières formulations concernant le transfert, Freud ne parle pas de transfert, mais d'attente, plus exactement, de « l'attente croyante » (*glaubige Erwartung*). Dans un texte de 1890 destiné à un ouvrage de médecine populaire, *Le Traitement psychique*³, il souligne l'influence de la vie psychique sur le corps qui peut mobiliser toute une série de forces psychiques. Il différencie deux formes d'attente : « l'attente anxieuse (*angstliche Erwartung*) qui peut favoriser le déclenchement de maladies » (on entend souvent dire : « rien ne peut m'arriver de bon », ce qui est une manière de se situer dans une attente anxieuse) ; et d'autre part, l'attente croyante, qui porte en elle ce que Freud appelle une « force agissante », celle « qui existe dans les guérisons miraculeuses, sans le secours de l'art médical : les vraies guérisons miraculeuses se produisent chez les croyants ». D'ailleurs, un article récent du journal *Le Monde* évoquait des rabbins guérisseurs qui accomplissent des miracles. Ce qui fait obstacle à la guérison, à tout processus psychique, à toute transformation, c'est ce que Freud appelle, dans ce même texte de 1890, « l'autocratie (*Selbstherrlichkeit*) des personnalités psychiques ». Il reprendra ce terme trente-quatre ans plus tard, en 1924, dans son texte sur *Psychose et névrose*, où il écrit : « La psychose emprunte une voie plus autocratique⁴. » Dans l'autocratie ou l'autosuffisance, on n'attend rien de personne. Freud aborde également dans ce texte la question de l'hypnose, pour signaler que dans ce cas, c'est l'influence de l'hypnotiseur qui persuade. Et cette attitude se retrouve dans « l'abandon de l'enfant

3. S. Freud (1890), « Le traitement psychique », dans *Résultats, idées, problèmes*, Paris, PUF, t. 1, 1984, p. 1-23.

4. S. Freud (1924), « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », dans *Névroses, psychoses et perversions*, Paris, PUF, 2^e éd., 1973, p. 301.

à l'égard des parents aimés ». Tels sont pour lui les traits caractéristiques de l'amour – cet abandon de l'enfant à l'égard des parents aimés – et le sens ultime du transfert.

En 1895, Freud écrit dans les *Études sur l'hystérie*⁵ : « L'hystérique souffre principalement de réminiscences. » Enlevons « hystérique », cela donne : le transfert souffre principalement de réminiscences... En effet, le transfert témoigne de la souffrance de représentations qui n'arrivent pas à être entendues, qui sont en souffrance, comme certaines lettres. Le transfert, ce sont donc des représentations, mais aussi des fragments d'une histoire passée qui tentent de revenir au jour pour être entendus. Dans la conclusion de ce texte, Freud a le pressentiment que dans le transfert, ce n'est pas au professeur Freud qu'on s'adresse, mais à une « tierce personne » (*dritte Person*) que l'analysant tend à confondre avec l'analyste. Il ajoute : « Les malades d'ailleurs apprenaient peu à peu que dans de semblables transferts à la personne du médecin, il s'agissait d'une contrainte (*Zwang*) et d'une erreur sur la personne (*Tauschung*) que la fin de l'analyse dissiperait⁶. » Un quiproquo, en quelque sorte !

Avec la fameuse lettre à Fliess du 6 décembre 1896, Freud accomplit une nouvelle avancée dans sa formulation de l'hystérie : « L'attaque hystérique ne constitue pas une décharge, mais elle est une action. » Si nous remplaçons « attaque hystérique » par « transfert », nous sommes dans le vif du sujet : « Le transfert ne constitue pas une décharge mais une action qui conserve le caractère originel à toute action, un moyen pour la reproduction du plaisir. Tel en est, tout au moins, le caractère originel. Ainsi, des patients chez qui la sexualité a joué quelque rôle au cours du sommeil souffrent d'accès de somnolence. Ils se rendorment pour renouveler cette expérience. Ils provoquent aussi souvent des évanouissements hystériques, des attaques de vertiges, de sanglots. Tout est imputé à l'autre, mais surtout à l'autre préhistorique, inoubliable, que nul n'arrivera plus tard à égaler⁷. » Cet autre préhistorique, inou-

5. S. Freud (1893), *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1956, p. 5 (texte retraduit par moi ainsi que les autres citations de Freud).

6. *Ibid.*, p. 246.

7. S. Freud (1896), « Lettre n° 52 du 6 décembre 1896 », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1959, p. 159 (texte retraduit).

bliable, c'est évidemment la mère. Et c'est dans ce texte que Lacan a repéré cet autre qu'il appelle le « grand Autre ».

Dans ce texte de Freud, on voit qu'une permutation entre les termes « hystérie » et « transfert » est absolument possible. On peut dire que le transfert est essentiellement un déplacement temporel. Il vise d'une part à mettre en scène des séquences du passé, et d'autre part il contraint à les revivre de façon intemporelle comme elles se sont produites, dans ce passé qui n'est pas historicisable pour la personne, à ce moment de la cure psychanalytique. Dans ces scènes, on implique l'analyste avec lequel on veut revivre quelque chose en le déplaçant temporellement dans cette situation. L'analyste est donc totalement « manipulé ». Il s'agit d'une logique du transfert qui n'est pas une logique d'implication, mais une logique d'imputation : c'est toi qui me demandes de faire cela, c'est pour toi que je le fais. Autrement dit, dans la logique de l'hystérie comme dans la logique du transfert, je ne suis pas la cause de ce qui m'arrive, je ne fais que répondre à la parole de l'autre, et je ne demande qu'une chose : que l'autre vienne là pour m'interpréter. Il ressort donc nettement de ce texte que le transfert constitue une régression, un abandon à la position de petit enfant pour lequel on doit tout faire.

Freud poursuit sa réflexion sur le transfert dans plusieurs écrits techniques. D'abord, en 1912, dans *La Dynamique du transfert*⁸, il écrit : « Le transfert fait naître des situations à peine concevables dans la vie réelle. » Freud affirme là un élément capital à ne pas oublier : dans l'analyse, on n'est pas dans la vie réelle. Il ajoute : « Pourtant c'est justement là où le patient cherche à parvenir, quand il veut faire coïncider (le verbe allemand *Zusammenfallen* signifie mettre ensemble) le médecin et l'objet de ses motions affectives. » Et quelques lignes plus loin, Freud précise : « Originellement, nous n'avons connu que des objets sexuels : la psychanalyse nous montre que des personnes que nous croyons seulement respecter et estimer peuvent pour notre inconscient continuer à être des objets sexuels. » Ainsi, que ce soit le transfert avec l'enfant, le psychotique ou l'adulte, il est toujours question d'objets sexuels.

8. S. Freud (1912), « La dynamique du transfert », dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1970, p. 56-57 (texte retraduit).

On voit bien que le transfert est ici ce retour exigible à l'infantile, à condition que l'analyste puisse se mettre dans la capacité de l'entendre, et se situer dans ce registre.

C'est ce que Freud explique, la même année 1912, dans ses *Conseils aux médecins*. À côté de la règle fondamentale (laisser venir les pensées chez l'analysant), il indique qu'il faut « se laisser surprendre par tout fait inattendu ». Cela rejoint tout à fait la réflexion de F. Dolto à propos de M. Klein. Freud ajoute : « Comment faut-il que l'analyste procède alors ? Il devra, suivant les besoins du patient, se déplacer d'une place psychique à une autre⁹. » Dans les traductions françaises, il est question d'« attitude » alors que le terme *Einstellung* qui revient constamment chez Freud renvoie à une place ou à une position psychique. Il s'agit donc de mobiliser l'analyste de façon à ce qu'il puisse être au lieu d'où l'analysant veut être entendu.

Dès lors, l'année suivante, Freud peut faire un pas supplémentaire, avec *Le début du traitement* : « Lors des tout premiers débuts de la psychanalyse, en considérant les choses d'une position intellectualiste de savoir [...], nous avons attribué une grande valeur à faire connaître au patient ce qu'il avait oublié. Ce faisant, nous ne faisons pas de différence entre notre savoir et le sien¹⁰. » Ici Freud rappelle que l'idée d'un savoir commun et partagé signifierait retourner à un état maniaque, dans lequel il n'y a plus de différence entre les pensées de l'un et celles de l'autre. Ce que vise d'ailleurs l'analysant, dans une certaine mesure, lorsqu'il veut ne faire qu'un avec l'analyste, et par là-même retrouver une relation fusionnelle de type maternel.

On peut donc dire du transfert ce qu'on peut dire de la croyance : la croyance précède les objets qu'elle investit, et donc les objets qu'elle va constituer. Ce n'est pas l'analyste qui crée le transfert, ce sont les scènes du passé que nous voulons revivre, qui nous aident, qui nous permettent de constituer nos objets. L'analyste est donc toujours support des représentations de l'autre. Cela n'est pas sans évoquer ce qui est dit de la passion dans un texte du

9. S. Freud (1912), « Conseils aux médecins », dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 5^e éd., 1975, p. 65 (texte retraduit).

10. S. Freud (1913), « Le début du traitement », dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 5^e éd., 1975, p. 101 (texte retraduit).

XVII^e siècle, *Lettres portugaises*. Dans cette fiction de correspondance, lorsque la religieuse apprend que l'officier français part définitivement, elle lui écrit : « J'ai éprouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion, et j'ai eu d'étranges peines à la combattre¹¹. » La passion précède en effet l'objet qu'elle va investir.

Dans la perspective freudienne, si l'essence du transfert, la signification ultime de l'attente croyante, c'est le fait de retrouver l'attitude de « l'enfant à l'égard de parents aimés, dans un total abandon de soi », on peut dire que la place psychique de l'analysant, où il se met au début de l'analyse et qui peut être aussi celle de l'enfant à notre égard, c'est celle que Freud définit dans son texte sur *Le problème économique du masochisme*, en 1924 : « Le masochiste veut être traité comme un petit enfant en détresse et dépendant. » Ainsi, si F. Dolto a pu dire que la psychanalyse pure (celle que nous venons d'évoquer), c'est celle avec l'enfant et le psychotique, elle aurait pu ajouter que dans toute analyse qui laisse à l'analysant la possibilité de régresser, se produisent des retrouvailles avec sa propre enfance et avec ses premiers objets. Il y a donc, dans tout transfert, quelque chose de psychotique, dès lors qu'on ose entendre ce qui se dit dans l'analyse.

Pour faire le lien avec les formulations de F. Dolto sur le transfert, je voudrais juste citer quelques-unes de ses paroles (lors de son entretien avec F. Péraldi et C. Maillet), qui peuvent paraître assez banales, alors qu'elles sont d'une grande profondeur : « Je venais de sortir de l'analyse. Je ne savais rien. Je n'avais pas d'angoisse, et c'est finalement grâce à cela que ces gens s'en sont sortis. » C'est bien parce qu'elle se laissait manipuler par l'autre, sans théorie initiale, sans angoisse d'être à la hauteur, n'étant pas dans une position de suffisance théorique, que les gens qui sont venus la voir dans ses débuts s'en sont sortis. C'est d'ailleurs ainsi que s'est déroulée l'analyse de Freud avec Fliess. Freud a pu faire son analyse avec Fliess précisément parce que celui-ci ne comprenait rien à ce que Freud lui écrivait.

11. *Lettres portugaises* (1669), Folio classique, Gallimard 1990, p. 99, publiées alors sans nom d'auteur, ces lettres d'une prétendue religieuse franciscaine, Maria Ana Alcoforado, ont été en réalité rédigées par un homme, le comte Gabriel de Guille-
ragues, né à Bordeaux en 1628 qui fut ambassadeur de Louis XIV à Constantinople où il décéda en 1685.

Dans un autre passage, F. Dolto parle ainsi de son analyste, R. Laforgue : « Laforgue était quelqu'un dont je sens qu'il avait à cœur de ne pas dénarcissiser les gens jusqu'au trognon. C'est-à-dire ne pas les laisser dans un profond masochisme. Et comment faisait-il ? Il disait qu'il fallait être "dans le social". » En effet si l'on prend en compte le fait que la séance d'analyse est totalement déréalisante, que c'est, selon l'expression de Freud, « un royaume intermédiaire entre nos fantasmes et la vie extérieure¹² », et que par ailleurs elle est, comme le rêve, *zeitlos*, atemporelle, il est très important que dans toute séance, soit nettement marqué le moment de la fin. Marquer la fin de la séance, c'est la capacité de parler à quelqu'un, à la fin, pour sceller ce retour « au social » dont parle si judicieusement Laforgue. L'analysant allongé sur le divan et l'analyste assis ne sont pas les mêmes que les deux personnes debout qui, à la fin de la séance, peuvent échanger, parce qu'ils retrouvent la socialité et la civilité, et aussi se séparer.

Je voudrais évoquer une dernière remarque de F. Dolto dans ce même entretien, remarque qui me paraît géniale : « J'ai arrêté mes activités de psychanalyste en 1979. Si les gens vous connaissent, on ne peut plus travailler dans ce métier où ce sont les projections imaginaires qui permettent l'analyse du transfert. » J'ajouterais : l'instauration d'un transfert personnel qui rende possible la régression à la névrose infantile. Ce qui veut dire qu'avec un personnage illustre, on recherche plutôt une initiation, on cesse de s'interroger sur sa propre histoire, et ce qui va alors compter, ce sont les signifiants de l'analyste. Nous sommes toute une génération qui avons entendu ce genre de propos après les séances : qu'est-ce qu'il a bien voulu me dire ? ! Nous étions à l'écoute de la théorie ou de la pensée de l'analyste, ce qui nous détournait de nous, de notre histoire et de notre activité psychique. Il y avait dès lors un phénomène d'« escapisme » comme le disent les sociologues de la religion, c'est-à-dire une fuite de sa propre réalité dans une hyperthéorisation.

Pour conclure, je soulignerai que dans le transfert se révèle cette volonté masochiste de coïncider avec un autre, de faire du un

12. S. Freud (1914), « Remémorer, répéter, perlaborer », dans *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1970, 113 (texte retraduit)

avec l'autre. Ce qui relève de l'horreur de l'individuation et de la haine de la pensée. En effet, initialement le transfert se situe dans cette logique d'imputation où tout vient de l'autre. Du coup, on attend tout de l'autre, ce qui relève bien d'une dimension masochiste. En même temps, tout transfert relève du travail de la culture. C'est pourquoi dans *Malaise dans la culture*, Freud peut soutenir que l'essence du malaise, c'est de vouloir « être en indivis avec un objet extérieur¹³. »

Si je voulais résumer ma définition du transfert, je dirais à la manière de Queneau : le transfert, ce ne sont pas des émois... et moi, et moi, et moi... Cinq cents millions de Chinois, comme le chantait J. Dutronc. Ce sont des petits bouts de temps qui se baladent intemporellement dans le temps, qui sont en attente de pouvoir être entendus, et qui, faute de l'être, s'actualisent dans nos vies sous forme de contrainte de répétition.

13. S. Freud (1929) *Malaise dans la culture* (chapitre 7), Paris, PUF, Quadrige, 1995, p. 73.

Claude Schauder

Influence des apports d'Anna Freud, de Melanie Klein, de René Laforgue et de Sophie Morgenstern sur la conception de la question du transfert dans la cure de l'enfant chez Françoise Dolto

Jacques Sedat note¹ que Françoise Dolto montre une grande indépendance d'esprit en ce qui concerne le transfert dans la cure des adultes comme dans celle des enfants. Elle est là parfaitement freudienne. Elle sait non seulement reconnaître le transfert mais aussi se laisser manipuler par lui sans y plaquer quelque théorie préalable. On peut toutefois repérer dans certaines de ses options d'autres influences que celle de S. Freud : celles de Melanie Klein, d'Anna Freud et aussi celles des personnes qui l'accompagnèrent dans sa formation initiale, en particulier René Laforgue, qui fut son analyste de 1934 à 1937 ou encore Sophie Morgenstern avec qui elle travailla en 1936 et 1937 et chez qui elle apprit à lire les dessins des enfants.

Nous allons tenter de montrer ici la portée mais aussi les limites de l'influence qu'ont exercée sur elle ces précurseurs à propos du transfert dans le travail avec les enfants.

Quoique se réclamant toutes deux du père fondateur de la psychanalyse, Anna Freud et Melanie Klein se séparent et se brouillent pour toujours à propos du transfert et en particulier de

1. J. Sedat, voir plus haut.

l'existence d'une névrose de transfert chez l'enfant. Leurs controverses² montrent l'importance que prend à cette époque la question de l'interprétation du transfert et du rôle qui doit revenir à l'analyse et à l'analyste en regard de celui des parents et des éducateurs.

L'histoire nous apprend que ces deux figures maternelles de la psychanalyse d'enfant ont toutes deux de bonnes raisons de s'intéresser à la question : toutes deux ont eu l'occasion de faire l'expérience de la confusion des rôles de parent et d'analyste : Anna Freud en tant qu'analysante de son père mais aussi analyste et seconde mère des enfants de son amie intime, Dorothy Burlingham³ ; Melanie Klein comme analyste de son fils Erich⁴ alias Fritz⁵. Cette expérience commune ne fut sans doute pas pour rien dans ce qui motiva leur combat. On comprit plus tard combien ces questions (associées à celle de la *Laienanalyse* comme le montrent les lettres de Freud à Pfister⁶) sont essentielles non seulement pour l'élaboration d'une théorie cohérente de la psychanalyse des enfants, mais de manière plus fondamentale encore, pour l'ensemble de la théorie analytique.

On sait aussi comment, en attendant d'avoir le recul suffisant pour comprendre leur querelle, la communauté psychanalytique eut l'occasion, durant plus de cinquante ans, de se déchirer quant à leurs options théorico-techniques et éthiques respectives. De fait, ce conflit a probablement fonctionné comme un souvenir-écran dissimulant les origines de la psychanalyse des enfants⁷ et les faits décisifs qui présidèrent à sa naissance.

Certains prennent depuis position pour Anna Freud qui dit que l'enfant ne peut rejouer tous ses symptômes sur le terrain de la cure dans la mesure où « l'édition originale de ses relations affectives n'est pas épuisée⁸. » Pour elle et comme le dit J. Lacan, l'enfant « étant encore inclus dans la situation créatrice de la tension névro-

2. A. Freud, M. Klein, *Les Controverses*, 1941-1945, Paris, PUF, 1996.

3. E. Young-Bruehl (1988), *Anna Freud*, Paris, Payot, 1991, p. 120-121.

4. U.H. Peters (1979), *Anna Freud*, Paris, Balland, 1986, p. 93.

5. M. Klein (1921), « Le développement d'un enfant », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, p. 29-89.

6. S. Freud, *Correspondance avec le Pasteur Pfister*, 1909-1939, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.

7. S.I. Fendrik, *Fictions des origines*, Paris, Denoël, 1989, p. 19.

8. A. Freud (1926) « Le rôle du transfert dans l'analyse des enfants », dans *Le traitement psychanalytique des enfants*, Paris, PUF, 2^e édit., 1969, p. 50.